

L'EXPRESSION DE LA COMPARAISON ET DE LA METAPHORE CHEZ HENRI DJOMBO ET ALAIN MABANCKOU

Sidoine Romaric MOUKOUKOU

srmoukoku@gmail.com

Solange NKOULA-MOULONGO

solangenm1@gmail.com

Université Marien NGOUABI, Congo

Résumé :

La présente étude porte sur l'expression de la comparaison et de la métaphore chez Henri Djombo et Alain Mabanckou, car elle permet de déceler la sensibilité et le pouvoir créateur de ces écrivains congolais. A partir d'une approche stylistique, notre analyse consiste ainsi à montrer comment ces différents procédés stylistiques occupent une place importante dans leurs textes narratifs, à travers l'emploi des expressions comparatives et métaphoriques. Ces nombreux emplois figurés pris dans notre corpus inscrivent les textes de fiction d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou dans l'optique de l'esthétique de la création littéraire, car ces images servent à l'embellissement du référent.

Mots-clés : comparaison, expression, métaphore, roman, style.

Abstract:

This study focuses on the expression of comparison and metaphor in Henri Djombo and Alain Mabanckou, because it allows us to detect the sensitivity and creative power of these Congolese writers. From a stylistic approach, our analysis thus consists in showing how these different stylistic processes occupy an important place in their narrative texts, through the use of comparative and metaphorical expressions. These many figurative uses taken from our corpus place the fictional texts of Henri Djombo and Alain Mabanckou in the perspective of the aesthetics of literary creation, because these images serve to embellish the referent.

Keywords : comparison, expression, metaphor, novel, style.

Introduction

De nombreux écrivains font usage des figures de style dans leurs productions littéraires. Il s'agit en effet des « procédés expressifs qui permettent d'opérer un changement dans le sens des mots » (M. Cressot, 1971, p. 61). Parmi ces écrivains, nous citons Henri Djombo et Alain Mabanckou, tous deux écrivains congolais, qui fondent leur écriture sur des images relevant de la comparaison et de la métaphore. De nombreux chercheurs et critiques littéraires ont consacré leurs travaux à l'analyse des œuvres romanesques de ces écrivains congolais, sous l'angle thématique et formel. Parmi les textes critiques de référence, nous citons ceux de P-Y. Gallard (2005), M-C. Durand Guiziou (2006, pp. 31-48), A. Elongo (2014, pp. 1-20), B. Nankeu (2018, pp. 143-160), P. A. Ouadiabantou (2021), S. R. Moukougou et A. Mbanga (2022, pp. 413-426) et S. R. Moukougou (2022a, pp. 89-98). Ainsi, la comparaison et la métaphore sont, entre autres, les figures de style qui occupent une place de choix dans les textes narratifs d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou¹ et de bien d'autres écrivains, compte tenu du nombre des textes critiques qui leur sont consacrés. Les aspects de la rhétorique, mieux de la stylistique ainsi que les figures de style dont la comparaison et la métaphore ont déjà fait l'objet de plusieurs travaux d'autres auteurs tels que P. Dubois (1975, pp. 202-213), I. Tamba-Mecz et P. Veyne (1979, pp. 77-98), Aristote (1990), P. Bacry (1992), G. Molinié (1993), A. Mbanga (1996), M. Meyer (2008), N. Ricalens-Pourchot (2003), B. Dupriez (2003), E. Bordas (2003), J. J. Robrieux (2004), H. Suhamy (2004), R. Arcand (2004), A. Quesemand (2005), C. Fromilhague (2007), O. Massoumou (2011, pp. 9-19) et S. R. Moukougou (2015 ; 2018, pp. 449-464 ; 2021, pp. 161-170 ; 2022a, pp. 89-98 ; 2022b, pp. 10-21). Dans cette étude, après une mise au point théorique sur la comparaison et la métaphore, nous tenterons de répondre à la question suivante : Comment se manifestent la comparaison et la métaphore dans les romans d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou ? A cette question fondamentale, s'ajoute l'hypothèse ci-après : la comparaison et la métaphore se manifestent sous différents mécanismes (de symbolisation) dans les textes de fiction de ces écrivains congolais. Nous allons recourir à l'approche stylistique pour conduire notre réflexion, du fait que notre étude porte essentiellement sur des procédés stylistiques. Nous

¹ Dans le cadre de ce travail, il s'agit de *Le mort vivant* (2000) d'Henri Djombo et de *Verre cassé* (2005) d'Alain Mabanckou. Ces deux (02) romans seront abrégés comme suit : *LMV*. et *VC*. Ces abréviations seront ainsi suivies du numéro de la page pour indiquer les références bibliographiques y relatives.

examinerons d'abord l'expression de la comparaison ; ensuite celle de la métaphore, répertoriées dans les productions littéraires de Henri Djombo et Alain Mabanckou.

1. L'expression de la comparaison

La comparaison repose sur le rapprochement de deux réalités. Elle faisant partie des « figures de la ressemblance » (P. Bacry, 1992, p. 30). Elle occupe ainsi une place de choix dans les textes d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou. C'est une figure de style qui consiste en une mise en relation, à l'aide d'un mot de comparaison appelé « comparatif », de deux réalités appartenant à deux champs sémantiques différents mais partageant des points de similitude. En d'autres termes, la comparaison consiste à rapprocher deux éléments, grâce à un outil grammatical afin de mettre en évidence une caractéristique qui leur est commune. Cette figure de style exprime directement et explicitement le lien symbolique entre les deux réalités comparées en utilisant un terme de comparaison. Aussi, elle « permet de défigurer momentanément, par l'entremise du *comme*, la réalité pour laisser entendre ses possibles au sein d'une petite fiction poétique » (N. Petibon, 2009, p. 9). Pour O. Massoumou (2011, p. 9), « le marqueur “*comme*” participe à la technique de figuration ou de symbolisation du langage poétique... ». En effet, le verbe latin *comparo*, signifiant « apparier », « accoupler » (A. Quesemand, 2001, p. 481), est l'étymon du mot comparaison. Cette forme latine se décompose en « *cum* », qui est le préfixe signifiant « ensemble », « avec » alors que « *paro* » est un verbe équivalent à « procurer », « munir » ; car l'étymologie indo-européenne de « *par* » (A. Ernout et A. Meillet, 2001, p. 481) demeure opaque, même si une proximité avec la famille de « *pariô, para, pars* » est envisageable. Le sens de cette racine demeure toutefois inconnu, puisque le terme est un emprunt francisé du latin *comparatio* attesté en français depuis 1174 et spécialisé comme figure de style depuis 1268 (A. Rey, 1998, p. 457). Ainsi, il existe deux types de comparaisons (B. Dupriez, 2003, p. 121). La première, la comparaison simple introduit un actant grammatical supplémentaire ; elle ne constitue pas une image littéraire. La seconde, la comparaison figurative introduit quant à elle un qualifiant et constitue une figure d'analogie. La première permet de développer le prédicat de la comparaison alors que la seconde, à dimension rhétorique, permet de développer les comparants. De son côté, P. Ricœur (1997, p. 236) distingue également les deux types de comparaisons ; il nomme celle à l'expressivité figurative la « comparaison-similitude ». Ce dernier parle aussi de comparaison « qualitative » (en opposition à la « quantitative » : « plus, moins, aussi...que »). Toutefois, opposer strictement la comparaison grammaticale (formée

grâce à un comparatif) et la comparaison rhétorique élude un rapprochement possible bien que subtil. Dans la comparaison rhétorique en effet, « on peut poser le mot « comme » à titre de représentant du comparatif » (J. Cohen, 1968, p. 44). De plus, dans certains types de comparaisons, le terme de rapprochement (« *égal à* », « *aussi semblable à* ») indique un degré, de la même manière que dans la comparaison grammaticale (F. Soublin, 1971, p. 105). Pour cette dernière, « lorsque deux adjectifs sont comparés, l'expression du degré est obligatoire », comme dans : « aussi bête que méchant », « plus bête que méchant » ; elle en déduit que « ‘comme’ n'est pas un représentant suffisant du comparatif puisqu'il y a des comparaisons dans lesquelles on ne peut pas l'employer » (F. Soublin, 1971, p. 106). Appartenant à la classe des « figures de ressemblance » (P. Bacry, 1992, p. 30), la comparaison est capitale en langue, tant par sa fréquence que par son rôle. Elle revient, en effet, « de façon constante dans le discours » (P. Bacry, 1992, p. 38), aussi bien dans la langue courante que dans la littérature. En dépit de cette importance en termes d'emploi, la comparaison rhétorique a souffert de « deux mille ans de dépréciation rhétorique et logique » (H. Meschonnic, 1970, p. 120). La comparaison opère un rapprochement imprévu et non nécessaire entre deux réalités, a priori étrangères l'une de l'autre, mais possédant un rapport de ressemblance et de contiguïté sémantique (P. Bacry, 1992, p. 30). « Les comparaisons soulignent les similitudes entre les choses, mais ne changent pas le sens des mots » (H. Suhamy, 2004, p. 29). Dans la comparaison figurative, « le choix du comparant est soumis à la notion, exprimée ou sous-entendue, que l'on veut développer à propos du comparé » (B. Dupriez, 2003, p. 122). Dans tous les cas, on retiendra que « la comparaison est un procédé consistant à mettre en rapport paradigmatique deux ou plusieurs séquences sémantiques ou discursives sur le plan syntaxique » (H. Tachibana, 1990, p. 98). Ainsi, le comparatif *comme* est un connecteur qui permet d'exprimer « une confrontation entre des qualités considérées globalement » (O. Massoumou, 2011, p. 11). Pour Omer Massoumou (2011, p. 11), l'on distingue deux niveaux de sens : *comme* exprime soit l'identité, soit la différence. S'agissant de l'identité, le connecteur *comme* est au service de la quantification dans la mesure où il permet d'exprimer une comparaison non évaluable tant elle est extrême (exemple comme il est grand !). Le mot acquiert un sens intensif (combien). En ce qui concerne l'expression de la différence, le connecteur *comme* spécifie les qualités (exemple : je ne suis comme les traitres) ou les comportements (je ne parle pas à tort et à travers comme les autres) ... *Comme* permet le rapprochement de deux prédications qui ne sont pas toujours compatibles. En effet, Henri Djombo et Alain Mabanckou emploient cette figure de style quand ils comparent les faits

contenus dans leurs romans. À travers elle, les écrivains congolais font que l'étude des images soit révélatrice des pratiques comportementales des êtres humains, en général. Ainsi, pour illustrer les quelques aspects de l'expression de la comparaison que nous retrouvons dans les textes de fiction d'Henri Djombo et Alain Mabanckou, notamment avec l'outil de comparaison « *comme* », nous prenons des premiers exemples :

Les escapades amoureuses de ton mari, pouah ! Ne t'en fais pas, les hommes sont comme des enfants ; ils finissent toujours par revenir à la maison (*LMV.*, p. 18) ;

Je galopais sur elle comme un médiocre. (...). Elle bondit sur moi comme une tigresse qui ... (*VC.*, pp. 22-23) ;

Toi-là qui t'agites comme un coq de basse-cour. (...). Il était habillé comme un homme important (*VC.*, p. 46) ;

Tu ne m'as jamais d'ailleurs regardé, tu me détestes comme la peste. (...). C'est gros comme le nez au milieu de la figure (*VC.*, pp. 96-97).

Dans le premier exemple, Henri Djombo met en exergue deux éléments, l'homme et l'enfant à travers l'outil de comparaison « *comme* ». L'homme est traité de puéril pour montrer son caractère insatiable dont la nature ne peut pas guérir. Dans ce contexte, l'écrivain congolais épingle l'infidélité de l'homme qui s'accroît en comportement polygamique. C'est justement tout le caractère extraverti de l'homme qui est mis en relief, à l'image d'un enfant, être insatisfait, ballotté dans tous les sens et égocentrique. Par contre, dans les trois derniers exemples, Alain Mabanckou emploie diverses expressions comparatives à l'aide du même outil comparatif « *comme* », tantôt pour comparer certaines pratiques comportementales de certains personnages romanesques ; tantôt pour comparer les caractéristiques physiques humaines. Dans la même optique, les auteurs font usage de cette image, à travers un enfant qui présente des caractéristiques ambivalentes en faisant preuve de mesquinerie mensongère, afin de mieux jouir de sa solitude car le jeune ne voulait pas être accompagné des autres, d'une part ; et à travers la manière dont ce célèbre écrivain absorbait l'alcool à l'instar d'une éponge qui avale tout le liquide, d'autre part. En témoignent ces extraits textuels :

J'informai mon père que je marchais jusqu'au bout du village. J'usai de ce pieux mensonge comme un enfant ; d'ailleurs n'en étais-je pas un, celui de mes parents ? (*LMV.*, p. 36) ;

Je lui avais raconté un jour l'histoire d'un écrivain célèbre qui buvait comme une éponge (*VC.*, p. 98).

Plusieurs autres expressions comparatives construites sur le même outil de comparaison « *comme* » inondent les récits des écrivains congolais, tel que nous le montrent clairement les

séquences narratives suivantes à travers certaines locutions comparatives ou certaines habitudes humaines, etc. :

L'émotion est nègre comme la raison est hellène (VC., p. 12) ;

Il dormait dans des tonneaux comme certains philosophes du passés (VC., p. 17) ;

Comment pourrais-je oublier ce père de famille chassé de chez lui comme un chien ? (VC., p. 19) ;

Des imbéciles comme votre ami venir ternir ma réputation légendaire (VC., p. 70) ;

On aurait dit un pédé parce qu'il remuait son derrière comme une femme quand il marchait (VC., p. 72) ;

Vous êtes adultes et vous vous comportez comme des gamins (VC., p. 92) ;

Alors l'assesseur rendit le verdict qui tomba comme un couperet, comme on s'y attendait, bien que la peine infligée à oncle Akweyi fût ramenée à cinq de prison ferme (LMV., p. 177).

Dans le dernier extrait, l'écrivain congolais Henri Djombo souligne le caractère abrupt de trancher une affaire sans audition, sans audience, sans procès ; car tout étant lié à la corruption, une méthode illégale qui envahit l'appareil judiciaire et défavorise la partie civile. Avec cette corruption, le droit est malheureusement prononcé avec « *couperet* ». Outre la forme de comparaison avec l'outil comparatif « *comme* », nous pouvons prendre en compte d'autres cas de comparaison bien visibles dans notre corpus avec l'emploi de « *aussi que* », pour mettre en évidence l'état physique et physiologique du détenu suite aux tortures orchestrées à sa personne. Ainsi, dans son imaginaire, il s'identifiait à un clou, en faisant allusion à son amaigrissement avéré avant, pendant et après sa détention, tel que le montre ce passage :

Une semaine s'était écoulée. Ma plaie ne suppurait plus. Néanmoins, je restais aussi maigre qu'un clou (LMV., p. 71).

Dans notre corpus, nous avons également répertorié d'autres expressions comparatives construites avec une autre catégorie d'opérateurs comparatifs, notamment le verbe « *ressembler à* » et la locution conjonctive « *ainsi que* ». En témoignent les séquences narratives qui suivent :

Je ne veux pas dire si je ressemble à mon père. (...) (VC., p. 76) ;

Effectivement, j'étais comme saoul, ainsi qu'après une forte dose d'alcool (LMV., p. 79).

Dans ce dernier exemple, l'écrivain congolais Henri Djombo parle d'un état d'ivresse qui ne fait pas allusion à la prise excessive d'alcool, mais cet état d'ivresse est généré par la flagellation de torture infligée au détenu, à savoir : les brûlures aux genoux, au coude et au menton, la transpiration à grosses gouttes, la perte du souffle... Outre la comparaison, Henri Djombo et Alain Mabanckou ont également employé la métaphore dont nous allons étudier les différentes formes et les divers emplois dans la suite de notre réflexion.

2. L'expression de la métaphore

La métaphore se présente comme un procédé qui consiste à faire passer un mot de sa signification propre à une signification nouvelle au moyen d'une comparaison dont tous les termes ne sont pas exprimés. « L'examen de quelques définitions se révèle utile pour comprendre la signification et, au-delà, le fonctionnement de la métaphore » (A. Mbanga, 1996, p. 189). Ainsi, « la métaphore repose sur la perception (ou la création) d'une analogie entre deux référents, en termes linguistiques le comparé et le comparant. Le premier peut être dit référent actuel, l'autre étant le référent virtuel » (C. Fromilhague et A. Sancier, 1991, p. 142), puisqu'elle est :

Le procédé de style qui confronte sans recourir à aucun signe comparatif explicite, l'objet dont il est question, le comparé (A), à un autre objet, le comparant (B), soit par juxtaposition directe dite aussi parataxe (AB ou BA), soit par apposition (A+B ou B+A), soit par assimilation de l'un à l'autre (A est B), soit par qualification du comparé par le comparant (A de B), soit enfin par effacement du comparé, le comparant représentant la substance imagée à l'état pur et laissant à deviner ce qu'il représente (B)... (H. Morier, 1998, p. 646).

Apportant aussi sa touche à la connaissance du concept, « la métaphore est l'emploi dans la phrase d'un mot-image à la place du mot objet de la comparaison » (M. Cressot, 1971, p. 61). À ce propos, il convient de souligner qu'

Il y a deux sortes de métaphores :

- La métaphore *in praesentia* qui est énoncé en présence du signifiant avec lequel on l'identifie ; les deux termes comparés sont exprimés. On parlera aussi de métaphore *in praesentia* si l'un des deux termes est donné en apposition, soit que l'apposition exprime le comparant, soit que l'apposition directe ou indirecte exprime le comparé.

- La métaphore *in absentia* qui est énoncée en l'absence du signifiant avec lequel on l'identifie. Ce type de métaphore dont la clé est à trouver par le destinataire est courant dans la langue populaire ou argotique et particulièrement recherché des poètes en raison de la forte connotation qu'apporte le signifiant substitué à un mot banal (H. Bonnard, 1981, pp. 74-75).

On peut alors retenir que la métaphore est une figure de style fondée sur l'analogie et/ou la substitution. C'est un type particulier d'image sans outil de comparaison qui associe un terme à un autre appartenant à un champ lexical différent, afin de traduire une pensée plus riche et plus complexe que celle qu'exprime un vocabulaire descriptif concret. Elle constitue ainsi une utilisation suggestive et expressive de la langue. Autrement dit, elle consiste à faire passer un mot de sa signification propre à une signification nouvelle figurée au moyen d'une comparaison dont les termes ne sont pas exprimés. C'est une sorte de comparaison dans laquelle on aurait supprimé l'opérateur comparatif. Au plan étymologique, on observe que le philosophe grec Aristote est le premier à évoquer la métaphore comme procédé majeur de la langue. Il explique ainsi l'origine de l'étymologie de la figure, qui renvoie à la notion de transport : « la métaphore consiste à transporter le sens d'un mot différent soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit par analogie » (Aristote, 1990, p. 112). Ainsi, depuis Aristote, le terme métaphore « désigne à la fois une opération intellectuelle, à savoir le transfert de dénomination sur fondement de ressemblance, et le résultat de cette opération, à savoir la dénomination nouvelle, issue de ce transfert » (I. Tamba-Mecz et P. Veyne, 1979, p. 84). Le parcours définitionnel nous amène à Ch. Bally qui considère que la métaphore relève de l'hypostase lexicale ou « mode de transposition implicite où la catégorie d'emprunt, en l'absence de tout transporteur, n'est marquée que par l'entourage symptomatique » (1944, pp. 257 et 562). Ainsi, dans la métaphore, le transpositeur est sous-entendu, alors que dans la comparaison-similitude, il est exprimé. La métaphore consistera alors en « une comparaison implicite entre deux termes (comparé et comparant) dont l'un, le comparé, est exprimé sous forme d'image » (G. M. Noumssi, 2009, p. 228) ; car elle repose sur une rupture d'isotopie. À cet effet, C. Fromilhague et A. Sancier (1991, p. 141) précisent alors que « l'association de sens spécifiques en principe incompatibles abolit les catégories et impose une récatégorisation, une redistribution subjective où se manifeste une vision personnelle et imaginaire du monde ». Ainsi parle-t-on des « Tropes par ressemblance [c'est-à-dire les métaphores] consistent à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie (P. Fontanier 1977, p. 99). En effet, « la métaphore est la substitution identitaire par excellence, puisqu'elle affirme que A est B » (M. Meyer, 2008, p. 71). Ainsi, l'intégration de cette figure de style à la classe des tropes date des débuts des traités rhétoriques français (C. Chesneau Dumarsais, 1816, p. 135). La métaphore, qui consiste à employer « un mot dans un sens ressemblant à, et

cependant différent de son sens habituel » (O. Ducrot et T. Todorov, 1972, p. 354), repose, tout comme la comparaison, sur la relation de similitude – ou du moins d’assimilation – qui caractérise l’ensemble des procédés stylistiques appelés « les figures de la ressemblance » (P. Bacry, 1992, p. 40). Ainsi, la métaphore est une figure qui peut être employée au service de la connaissance, car « notre système conceptuel ne pouvant formuler certaines idées abstraites et subjectives que par le biais des métaphores » (C. Fromilhague, 2007, p. 92), car elle permet ainsi de « lever le voile » de certains phénomènes inconnus ou difficiles à expliquer et à traduire. La métaphore aide en somme à conceptualiser ce qui ne peut pas être compris par la désignation (ou connotation stricte), et relevant notamment des sentiments et de la pensée. Ainsi, G. Lakoff et M. Johnson (1985) ont montré que cette figure de style est un auxiliaire linguistique à la conceptualisation. Considérée comme un procédé d’« image associée » (M. Le Guern, 1973), la métaphore est ainsi un procédé stylistique qui est utilisé dans les romans de Djombo et de Mabanckou. Elle est d’un usage quotidien dans l’emploi d’épithètes, de personnification, d’invention verbale ou de formes lexicalisées... La mise en évidence des liens qui existent entre le comparé et le comparant (A. Mbanga, 1996, p. 189) se fonde relativement sur « les transferts de significations » (P. Ricoeur, 1997) des occurrences. Ainsi, l’expression de la métaphore peut, dans les textes de fiction d’Henri Djombo et Alain Mabanckou, expliciter la faune, car le « *nid* » est un lieu qui sert d’abri ou de refuge pour les oiseaux de même plumage. L’auteur utilise cette image pour élucider le lieu où résident les hommes ayant en eux le même idéal diplomatique, politique ou occulte. La politique est un office à sorciers, mieux un « nid » où se cachent les vrais démons qui marchent avec tout le monde la journée pour satisfaire leurs ambitions mesquines et trahissent dans la nuit les plans les plus purs. À l’instar des oiseaux migrateurs, les hommes politiques se déplacent dès que change l’horizon et passent la saison dès que bouge le centre de leur intérêt. Ils sont toujours les champions de la société. De même, la faune est une métaphore qui peut décrire le comportement des hommes de façon implicite. En témoignent ces passages illustratifs :

Le monde diplomatique est sans doute le nid le plus important, la faune la plus d’espions officiels (*LMV.*, p. 13) ;

La ruse y sacrifie toujours la vertu et la raison. Il faut prendre garde aux antres et aux dédales des sociétés secrètes qu’elle engendre. Embrasser la politique avec prudence est mortel. Mais elle se venge souvent cruellement de ceux qui ne l’affectent pas. Ne le dit-on pas souvent à ceux qui s’en désintéressent ? La preuve, n’en étais-je pas la victime innocente ? Entre l’écorce et le bois de cette secte-là, les honnêtes gens qui placent l’honneur et la dignité finissent par se faire broyer à jamais. C’est une jungle où il n’y a pas d’ennemis, où il n’y a pas des adversaires ou des amis conjoncturels

dont la vie, guidée par l'intérêt, est jalonnée de brouilles et de réconciliations, de trahisons et de repentirs (LMV., p. 97).

Les écrivains congolais font également preuve des métaphores non seulement sociétales et végétales à travers des expressions comme telles que « *femme est un sac à problème* », « *femme est un pot de fleurs fanées* », « *femme est arbre qui ne donne pas les fruits* », mais aussi et surtout animalières avec des expressions comme « *petit poussin* ». Les passages textuels nous le montrent clairement :

La femme est un sac à problème. (...). La femme est un pot de fleurs fanées. (...). La femme est arbre qui ne donne pas les fruits (VC., p. 19) ;

Je suis devenu un objet d'antiquité (VC., p. 93) ;

Il parla de la femme qui faisait de cet homme la risée de tous, tant elle affectait de fornicuer avec des jeunes gens qu'elle appelait petits poussins (LMV., p. 27).

Dans le dernier exemple, le terme « *poussin* » au sens dénoté ou premier du terme fait allusion au petit de la poule, et au sens connoté ou secondaire à un homme moins âgé que sa femme, à une population fragile et, au plan sentimental, on peut qualifier son partenaire intime de « *petit poussin* ». Dans leurs romans, les écrivains congolais emploient aussi cette figure métaphorique à travers l'expression « *meubler mes nuits* », laquelle expression insinue des satisfactions charnelles, des jouissances sexuelles, au comble des appétits libidinaux. En effet, ces désirs sexuels sont commodités par l'oncle Azanga, un personnage romanesque à travers lequel l'auteur met à nu les pratiques obscènes et les déséquilibres sexuels de nos autorités politico-administratives. Cette description est à la fois une dénonciation de la dépravation des mœurs, de la chosification de la femme et eu une interpellation à la prise de conscience sur les abus sexuels. En témoigne le passage narratif ci-après de Henri Djombo :

Le plus jeune frère de mon père, notre oncle Azanga, m'offrit sa plus jeune femme, pour meubler mes nuits (LMV., p. 31).

Les écrivains congolais emploient d'autres images métaphoriques, repérables dans les séquences narratives suivantes, à travers des expressions à connotation métaphoriques « *objet d'antiquité* », « *whisky* » et « *arroser les lieux* » sont mises en exergue dans ces extraits textuels :

Je suis devenu un objet d'antiquité (VC., p. 93) ;

Connais-tu le whisky ? demanda-t-il. Il est meilleur ici qu'en Ecosse. Le sais-tu ? (LMV., p. 75) ;

Il reçut de ma part les pleins pouvoirs d'arroser les lieux (LMV., p. 177).

Dans l'avant dernier exemple, la métaphore « *whisky* » ne renvoie pas à la liqueur, mais c'est l'expression d'une torture atroce, ignominieuse et violente. La question posée par le policier au détenu souligne le quiproquo et l'amalgame dans la conscience du récipiendaire qui, malheureusement, pense à la liqueur. C'est après la flagellation qu'il appréhende la quintessence de la métaphore « *whisky* » qui, évidemment, est une torture suscitant des vertiges après l'avoir exécutée. Dans le dernier exemple, la métaphore « *arroser les lieux* » est une forte illustration qui prouve à suffisance que la corruption avait atteint son paroxysme ; une corruption crescendo, c'est-à-dire du plus bas au plus haut niveau de l'appareil judiciaire. À la vérité, les ordres sont donnés par le plus haut sommet de la justice. En effet, la métaphore « *arroser les lieux* » telle qu'elle est décrite dans ce contexte par l'auteur est d'un virus ou d'un vice qui gangrène et pollue toute la société, en général, et l'appareil judiciaire, en particulier. Ainsi, « *arroser les lieux* » reste pour l'auteur une interpellation de la conscience enténébrée des dirigeants africains engloutis par la corruption. C'est pourquoi, nous assistons à une justice à double vitesse dans nos sociétés. Ces citations servent à montrer la diversité des métaphores employées par Henri Djombo et Alain Mabanckou dans leurs romans. C'est une démarche visant à esthétiser son discours. L'analyse de cette construction syntaxique clôt notre étude des procédés de style que nous avons relevés dans les textes narratifs d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou. Les nombreux emplois figurés pris dans notre corpus inscrivent les textes narratifs dans l'optique de l'esthétique de la création littéraire. Ces images servent à l'embellissement du référent.

Conclusion

Notre étude a porté sur l'expression de la comparaison et de la métaphore chez Henri Djombo et Alain Mabanckou, car elle a permis de déceler la sensibilité et le pouvoir créateur de ces écrivains congolais. N'étant pas les seules figures majeures, leur analyse montre à la fois la spécialité de leur opérationnalisation, de leur vision et de leur utilisation par ces derniers. Les différents emplois figurés inscrivent son texte de fiction dans l'optique de l'esthétique de la création littéraire. Ainsi, ces procédés stylistiques servent à esthétiser l'expression, c'est-à-dire à donner une forme particularisée au discours. Dans cette étude, les écrivains congolais font usage de leur expression en recourant à des figures de style. L'emploi de celles-ci a permis non seulement de comprendre le fonctionnement de la langue d'Henri Djombo et d'Alain Mabanckou, mais aussi et surtout de décrire leurs univers et leurs personnages dans leur style tout à fait particulier. De même, les différents passages cités comme illustrations

servent à montrer la diversité des figures de style employées par les écrivains congolais dans leurs textes narratifs. Toutefois, à côté de la comparaison et de la métaphore qui ont retenu notre attention, d'autres figures de style peuvent être relevées dans les romans de Djombo et de Mabanckou, et faire l'objet d'une autre étude. C'est le cas de la métonymie, l'anaphore et l'hyperbole.

Références bibliographiques

1. Corpus

DJOMBO Henri, 2000, *Le mort vivant*, Paris, Les Editions Présence africaine.

MABANCKOU Alain, 2005, *Verre cassé*, Paris, Le Seuil.

2. Autres ouvrages de référence

ARCAND Richard, 2004, *Les Figures de style. Allégorie, ellipse, hyperbole, métaphore...*, Québec, Les Éditions de l'Homme.

ARISTOTE, 1990, *Poétique*, Paris, LGF, coll. « Livre de Poche ». (Traduction de Michel Magnien. Texte intégral en ligne).

BACRY Patrick, 1992, *Les figures de style et autres procédés stylistiques*, Paris, Editions Belin, « Collection Sujets ».

BALLY Charles, 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris, PUF.

BONNARD Henri, 1981, *Stylistique, rhétorique, poétique*, Paris, Editions Magnard.

BORDAS Eric, 2003, *Les Chemins de la métaphore*, Paris, PUF.

CHESNEAU DUMARSAIS César, 1816, *Des Tropes ou Des différents sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue*, Imprimerie de Delalain. (Nouvelle édition augmentée de la *Construction oratoire* par l'abbé Batteux. Texte intégral en ligne).

COHEN Jean, 1968, « La comparaison poétique : Essai de systématique », dans *Langages*, Paris, Didier Larousse, n° 12.

CRESSOT Marcel, 1971, *Le style et ses techniques*, Paris, PUF.

DUBOIS Philippe, 1975, « La métaphore filée et le fonctionnement du texte », in *Le français moderne* n° 3, pp. 202-213.

DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan (sous la direction de), 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil.

DUPRIEZ Bernard, 2003, *Gradus, les procédés littéraires*, Paris, 10/18, coll. « Domaine français ».

DURAND GUIZIOU Marie-Claire, 2006, « L'effet palimpseste dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou », *Écrire au-delà des limites*, Universidad de Las Palmas de Gran Canaria, n° 2, pp.31-48.

ELONGO Arsène, 2014, « Métaphores prédictives et modernité francophone du français dans l'écriture romanesque d'Henri Djombo », in *Revue des études africaines*, Hal : 00986235, pp.1-20.

ERNOUT Alfred et MEILLET Antoine, 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : Histoire des mots*, Paris, Editions Klincksieck.

FONTANIER Pierre, 1977, *Les Figures du Discours*, Paris, Flammarion, coll. « Champs ».

FROMILHAGUE Catherine et SANCIER Anne, 1991, *Introduction à l'analyse stylistique*, Paris, Bordas.

FROMILHAGUE Catherine, 2007, *Les Figures de style*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 Lettres ».

GALLARD Pierre-Yves, 2005, « Mémoire et intertextualité dans *Verre Cassé* d'Alain Mabanckou », in *Malfini*, Publication exploratoire des espaces francophones. En ligne : <http://Malfini.ens-lyon.fr/document.php?id=140> , publié le 25 mars 2005. Consulté, le 15 juin 2021.

LAKOFF Georges et JOHNSON Mark, 1985, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Edition Minuit.

LE GUERN Michel, 1973, « Métaphore et comparaison », in *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse Université, coll. « Langue et Langage », pp. 52-65.

MASSOUMOU Omer, 2011, « Comme un marqueur de figuration poétique dans *Comme Un Château défait* de Lionel Ray », in *LETTRES D'IVOIRE, Revue Scientifique de Littératures, Langues et Sciences Humaines*, Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte-d'Ivoire), N° 010 Premier semestre, pp. 9-17, ISSN : 1991-8666.

MBANGA Anatole, 1996, *Les procédés de création dans l'œuvre de Sony Labou Tansi. Systèmes d'interactions dans l'écriture*, Paris, L'Harmattan.

MESCHONNIC Henri, 1970, *Pour la poétique I*, Paris, Gallimard, coll. « Le chemin ».

MEYER Michel, 2008, *Principia rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Fayard, coll. « Ouverture ».

MOLINIE Georges, 1993, *La Stylistique*, Presses Universitaires de France, coll. « Premier cycle ».

MORIER Henri, 1998, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Grands Dictionnaires ».

MOUKOUKOU Sidoine Romaric et MBANGA Anatole, 2022, « Aspects des particularités langagières chez Alain Mabanckou et Emmanuel Dongala », in *ECHANGES, Revue de Philosophie, Littérature et Sciences Humaines : ETHIQUE PUBLIQUE & VARIA*, Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé (Togo), N° 018 juin, pp. 413-426, ISSN : 2310-3329.

MOUKOUKOU Sidoine Romaric, 2015, *Les procédés d'expression dans l'œuvre romanesque de Henri Lopes*, thèse de doctorat unique de Langue et stylistique françaises, Université Marien Ngouabi, Formation doctorale « Espaces Littéraire, Linguistique et Culturel », Brazzaville.

MOUKOUKOU Sidoine Romaric, 2018, « La comparaison et la métaphore dans l'œuvre romanesque de Henri Lopes », in *ECHANGES, Revue de Philosophie, Littérature et Sciences Humaines*, Volume 2 : Littérature-Communication, Faculté des Sciences de l'Homme et de la Société, Université de Lomé (Togo), N° 011 décembre, pp. 449-464, ISSN 2310-3329.

MOUKOUKOU Sidoine Romaric, 2021, « L'emploi des expressions anaphoriques dans l'œuvre romanesque de Henri Lopes », in *LETTRES D'IVOIRE, Revue Scientifique de Littératures, Langues et Sciences Humaines*, Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte-d'Ivoire), N° 034 Décembre, pp. 161-170, ISSN : 1991-8666.

MOUKOUKOU Sidoine Romaric, 2022a, « Etude des figures d'analogie, de substitution, d'amplification et d'atténuation dans *Petit Piment* d'Alain Mabanckou », in *LETTRES D'IVOIRE, Revue Scientifique de Littératures, Langues et Sciences Humaines*, Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte-d'Ivoire), N° 036 Décembre, pp. 89-98, ISSN : 1991-8666.

MOUKOUKOU Sidoine Romaric, 2022b, « L'expression de la métonymie chez Henri Lopes », in *CAHIERS AFRICAINS DE RHETORIQUE (CAR)*, *Revue spécialisée de Linguistique, Lettres et Communication*, Editeur : Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines, Université Marien Ngouabi (Brazzaville, Congo), Vol. 001, N° 001 avril-juillet, pp. 10-21, ISSN : 2790-6108 ; EISSN : 2790-6116. Site web : <https://cahiersafricainsderhetorique.com> ; <https://doi.org/10.55595/CAR>.

NANKEU Bernard, 2018, « Verre cassé d'Alain Mabanckou : d'une écriture intertextuelle à une dynamique pluriculturelle », © *Les Cahiers du GRELCEF*. www.uwo.ca/french/grelcef/cahiers_intro.htm. *Le texte francophone et ses lectures critiques*, N° 10, Mai, Université de Maroua, Cameroun, pp. 143-160.

NOUMSSI Gérard Marie, 2009, *La créativité langagière dans la prose romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Paris, L'Harmattan.

OUADIABANTOU Patrick Armand, 2021, *Le langage populaire dans l'œuvre romanesque d'Alain Mabanckou*, Thèse de doctorat Unique de langue et stylistique françaises, Espaces Littéraire, Linguistique et Culturel (ELLIC), Université Marien Ngouabi, Congo.

PETIBON Nathalie, 2009, « La figuration de la comparaison, une virtualité fictionnelle », dans *Colloque 2007– Figure et figuration*. [Lire en ligne]. Consulté le 27 janvier 2012.

QUESEMAND Anne, 2005, *Elles sont tropes ! : Figures et tournures de la langue française*, Paris, Éditions Alternatives.

REY Alain, 1998, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, éd. Le Robert.

RICALENS-POURCHOT Nicole, 2003, *Dictionnaire des figures de style*, Paris, Armand Colin.

RICŒUR Paul, 1997, *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais ».

ROBRIEUX Jean Jacques, 2004, *Les Figures de style et de rhétorique*, Paris, Dunod, coll. « Les topos ».

SOUBLIN Françoise, 1971, « Sur une règle rhétorique d'effacement », in *Langue française*, n° 11, pp. 102-109.

SUHAMY Henri, 2004, *Les Figures de style*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? » (n° 1889).

TACHIBANA H., 1990, « Etude des procédés comparatifs », in *Lez Valenciennes*, n° 13, P.U. Valenc.

TAMBA-MECZ Irène et VEYNE Paul, 1979, « Métaphore et comparaison selon Aristote », in *Revue des études grecques*, n° 436-439, pp. 77-98.